

Nos fictions d'apocalypse sont-elles durables ?

Colin Pahlisch

Nous sommes aujourd'hui souvent les témoins d'une résignation, d'un désespoir parfois, face à l'état du monde, notamment chez les jeunes. En initiant une expérience de pensée, la littérature contemporaine, et la science-fiction en particulier, aurait la vertu de contrer cette vision sans espoir de notre avenir. Selon l'apocalyptisme critique, les récits catastrophes représenteraient un stratagème narratif visant un effet dynamique sur les lectrices et les lecteurs. Parce qu'ils mettent en scène la fin du monde actuel, ils nous invitent à en prendre davantage soin, et parce qu'ils imaginent aussi les mondes d'après, ils réinsufflent du possible là où tout futur semblait inconcevable.

Le 13 mai dernier j'étais assis dans un café et en parcourant la toile, je tombe sur le blog de la professeure Julia Steinberger. Dans un article poignant¹, elle relate sa visite dans un lycée genevois, où elle était invitée pour parler de l'état du climat, des possibilités d'actions sociales et des occasions de luttes citoyennes pour contrer le réchauffement.

Elle évoque un épisode troublant survenu juste après son exposé – qu'on imagine résolument pessimiste. Dans la salle parcourue de murmures, une étudiante se lève. « Pourquoi vous nous dites ça à nous ? On sait déjà que tout est foutu. Pourquoi vous n'allez pas en parler aux politiciens, aux dirigeants ? Nous, qu'est-ce qu'on peut faire ? », demande-t-elle en substance.

La lecture de cet épisode m'a beaucoup touché parce que j'y ai retrouvé une réalité que je connais. En tant qu'enseignant, j'ai moi aussi été témoin de cette résignation triste, parfois même d'un certain désespoir, chez les élèves de mes classes. J'ai la chance d'être aussi chercheur en littérature, au sein du Centre de compétences en durabilité de l'Université de Lausanne. Je me suis dès lors demandé si les études littéraires pouvaient permettre, sous un aspect ou un autre, d'enrayer la pénurie d'espoir dont nous sommes aujourd'hui trop souvent les témoins impuissants.

1 <https://jksteinberger.medium.com/un-jeune-désespoir-ed9d-f9de150d>

Une profusion de récits apocalyptiques

Le premier outil d'un littéraire, c'est sa bibliothèque. J'ai commencé à parcourir mentalement les rayons de la mienne en me posant la question suivante : les récits contemporains ont-ils la force de contrer la vision désespérée de notre futur climatique ? Comment cette compétence anthropologique millénaire qui consiste simplement à *raconter des histoires* pourrait-elle réfréner la tendance générale au catastrophisme à laquelle succombent aujourd'hui la plupart des médias quand ils évoquent notre avenir commun ? Force est d'abord de constater que la majorité des fictions que suscite la réflexion sur l'état du système Terre depuis ces dix dernières années sont... des récits catastrophes. Au cinéma, comme dans la littérature.

Face à une telle profusion de fictions apocalyptiques, poéticiennes et poéticiens doivent-ils se résoudre une fois pour toutes à embrasser l'effondrement ? À moins que notre discipline ne nous invite plutôt à faire un pas de côté pour observer d'un œil critique cette appétence pour la fin du monde ? On peut se demander si, au bout du compte, les récits catastrophes ne seraient pas une réaction bien humaine à notre peur de la fin. Peut-être même nous indiquent-ils une voie pour la surmonter ? La question que je souhaite investiguer ici est la suivante : au risque du paradoxe, les fictions catastrophes sont-elles durables ?

Cette position critique audacieuse est aujourd'hui défendue dans les études spécialisées par les tenants de *l'apocalypse critique*. Cette perspective littéraire et philosophique, proposée par Jean-Paul Engélibert dans son ouvrage *Fabuler la fin du monde*, considère l'apocalypse non pas comme un motif figé et indépassable des fictions climatiques, mais plutôt comme un *trope* littéraire. L'hypothèse d'un grand cataclysme constituerait un stratagème narratif visant un effet dynamique sur les lectrices et les lecteurs. Il s'agit de cesser de lire ce type de récits au sens propre pour se concentrer sur le sens figuré. Cela revient à nous demander ce que signifie le fait de faire *comme si* le monde était détruit. Qu'apporte ce geste artistique radical à notre perception du monde et de l'avenir ?

Raser pour mieux renouveler

L'apocalypse critique appelle à voir dans les fictions d'apocalypse, qu'elles soient sociales, technologiques ou climatiques, le désir d'un renouvellement extrême de la société. Dans les récits, le recours au trope de l'apocalypse aurait avant tout pour but d'initier une expérience de pensée consistant à faire table rase de la société telle qu'on la connaît, c'est-à-dire la société de référence de nous autres lectrices et lecteurs. C'est ainsi que le présente J.-P. Engélibert dans l'ouvrage cité. « L'apocalypse critique se situe bien là. Convoquer un au-delà qui révèle la destructivité de notre histoire, et symétriquement inscrire dans le temps la promesse d'un autre

Zusammenfassung

Insbesondere unter jungen Menschen lässt sich eine gewisse Resignation oder gar Verzweiflung über den Zustand der Welt beobachten. Zeitgenössische Erzählungen, vor allem in der Science-Fiction, haben die Kraft, Katastrophenszenarien unserer Zukunft entgegenzuwirken. Aber wie kann das Erzählen von Geschichten die Tendenz zum Katastrophismus zügeln und Hoffnung vermitteln?

Die meisten Fiktionen, welche das Nachdenken über den Zustand der Welt in den letzten zehn Jahren hervorbrachte, sind Katastrophengeschichten, die das Ende der Welt inszenieren. Die Apokalypse ist in Klimafiktionen aber kein starres Motiv, sondern vielmehr ein literarisches Stilmittel, eine Trope. Dem kritischen Apokalyptismus zufolge sind Weltuntergangsgeschichten ein narrativer Trick, der bei den Leserinnen und Lesern eine gewisse Wirkung erzielen soll. Es geht also darum, diese Art von Erzählungen nicht mehr im wörtlichen Sinne zu lesen, sondern sich auf den übertragenen Sinn zu konzentrieren. Weil diese Geschichten das Ende unserer gegenwärtigen Welt inszenieren, fordern sie uns auf, sorgfältiger mit ihr umzugehen; und weil sie sich auch die Welten danach vorstellen, bringen sie dort, wo eine Zukunft unvorstellbar schien, das Denken in Möglichkeiten zurück. Die Literaturwissenschaft sensibilisiert uns dafür, Katastrophengeschichten auf Aspekte der didaktischen Kritik hin zu lesen. Die Trope der Apokalypse kann so als ein Aufruf verstanden werden, die Gegenwart zu verändern, um die Zukunft zu sichern.

Wir können zweifellos nicht alle Umwälzungen, die uns bedrohen, voraussehen. Aber wir können schon heute daran arbeiten, die Angst vor ihnen abzuwenden, indem wir andere Arten des Zusammenseins und Zusammenlebens erproben. Wir können unsere Ohren spitzen und der Botschaft lauschen, die uns diese Fiktionen zuflüstern: Eine andere Welt ist immer möglich – und heute ist sie sogar notwendig.

monde. [...] en d'autres termes, un autre monde est possible, mais à la condition d'une critique radicale du nôtre.»² L'au-delà auquel nous confrontent les fictions d'apocalypse n'est donc pas à prendre au pied de la lettre – au risque de décevoir les nihilistes de tous bords, ces fictions ne prédisent pas le futur. Il faut nous les représenter comme des exercices de style, comme des variations sur l'idée d'un grand recommencement. Mais quelle en est la fonction sur le plan cognitif ?

La première vertu de l'apocalyp-tisme, c'est, dans une certaine mesure, de réconcilier les auteure-s de telles fictions avec leurs lectrices et lecteurs. Car chez les premiers, il y a assurément un grand plaisir à *faire semblant* de détruire le monde, plaisir qui est d'ailleurs à la base de notre propension à créer des fictions. Dans sa *Poétique*, Aristote explique en effet que si nous créons des fictions, à savoir des *imitations* du monde, c'est d'abord parce que cela nous fait plaisir³. Dans les fictions d'apocalypse plus particulièrement, il s'agit du plaisir presque enfantin de créer puis de détruire, pour recréer encore... Mais ces fictions n'en restent pas moins des *représentations* du monde. Elles n'ont pas l'ambition d'annihiler *vraiment* celui-ci. Ce qu'elles détruisent, c'est plutôt *une certaine image du monde* (une représentation) ou, si nous allons plus loin, *l'image d'un certain monde*. Et c'est pour que les lectrices et lecteurs, à leur tour, y trouvent mieux leur plaisir, puisque ce geste de destruction requiert leur participation. Il faut qu'ils imaginent à leur tour *le monde d'après*, ou *l'après du monde*, pour faire un clin d'œil au très beau titre d'un roman d'Antoinette Rychner. Dans cet effort collaboratif, on retrouve la seconde fonction aristotélicienne des fictions : leur pouvoir didactique. Toute imitation (et donc toute fiction) *enseigne*. Et dans ce cas précis, qu'apprend-on ? Que le monde tel que nous le percevons – monde social, monde technique, monde « environnemental » – n'est pas si hiératique, pas si déterminé qu'on croit. Que nous pouvons changer.

À la manière des vanités, les fictions d'apocalypse nous apprennent que nos certitudes sont indiscutablement bâties sur du sable, et que pour perdurer, une société doit se remettre en question et se renouveler perpétuellement.



Image extraite de la mini-série américaine *The Stand*, réalisée par Mick Garris en 1994, basée sur le roman apocalyptique du même nom de Stephen King (*Le Fléau*, en traduction française).

L'apocalyp-tisme est-il un optimisme ?

Au regard de cette peur tétanisante de l'avenir que j'évoquais en introduction, la principale force de l'apocalyp-tisme, c'est bien de *rouvrir* le temps, de réinsuffler du possible lorsque tout futur semble muré. En simulant la concrétisation de nos peurs, les fictions d'apocalypse nous permettent de les apprivoiser, pour mieux nous montrer qu'un autre monde se cache toujours dans le celui où nous vivons. De là d'ailleurs, l'un des sens du terme « apocalypse », *dévoilement*, *révélation*. Une rapide étude empirique le vérifie. À de (très) rares exceptions près, dans les films ou les romans d'apocalypse, le monde ne finit jamais *pour de bon*. C'est toujours « l'après » qui nous intéresse. Pensons à ce sous-genre de la science-fiction que l'on nomme « post-apocalyptique » et dont l'émergence a précisément coïncidé avec le début de la Seconde Révolution industrielle en France⁴.

2 Engélibert (2019) : p. 15.

3 *Poétique* : 1448 b 6-19.

4 Avec *Le Dernier Homme*, de Jean-Baptiste Cousin de Grainville (1805).

L'apocalypse a ainsi toujours pour corollaire la promesse d'un monde autre. Promesse qui n'est certes souvent que tracée, qu'ébauchée dans ces récits. Mais c'est parce qu'elle n'a pas de valeur injonctive, et parce que c'est à nous, lectrices et lecteurs, de l'évaluer dans le présent. Chaque fiction apocalyptique peut être considérée comme un appel au changement, comme une invitation à transformer le présent pour assurer le futur.

Ainsi, en simulant la fin du monde, les fictions d'apocalypse nous enjoignent en réalité à en prendre soin. Chacune des raisons pour lesquelles on assiste à sa destruction, dans les livres ou dans les films, se révèle un champ d'exploration possible pour le préserver. Les apocalypses biologiques ou virologiques (comme dans *Le Fléau* de Stephen King) nous intimement à encadrer les rapports entre militarisation et recherche scientifique, les apocalypses nucléaires (comme *Malevil*, de Robert Merle) à trouver des alternatives à l'hubris technologique qui nous anime depuis deux siècles... Ce ne sont là que quelques exemples dans lesquels le trope de l'apocalypse permet une remise en question du présent, et ouvre de nouvelles perspectives sur notre vivre-ensemble.

Face à la détresse des étudiant·e·s aujourd'hui, c'est l'un des rôles des sciences humaines que de sensibiliser les lectrices et lecteurs à la vertu critique des fictions d'apocalypse. Nous ne pourrions sans doute pas anticiper tous les bouleversements qui nous menacent. Mais nous pouvons dès aujourd'hui travailler à en conjurer la peur, en expérimentant d'autres manières d'être ensemble. Nous pouvons tendre l'oreille et peut-être entendre le message que toutes ces fictions nous murmurent sans cesse : celui qu'un autre monde est *toujours* possible. Et qu'il est même aujourd'hui nécessaire.

Références

- Engélibert, Jean-Paul (2019) : Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse, La Découverte.
- Rychner, Antoinette (2020) : Après le monde, Buchet-Chastel.

DOI

<https://doi.org/10.5281/zenodo.7123362>

L'auteur

Colin Pahlisch est chercheur en littérature à l'Université de Lausanne. Rattaché au Centre de compétences en durabilité, il coordonne le nouvel Observatoire sur les Récits et Imaginaires de l'Anthropocène (l'ORIA). Dans la cité, il s'investit également dans des projets culturels et militants.

